

La radio en spectacle *La Femme de sel*

Michel Vaïs

Number 93 (4), 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25796ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vaïs, M. (1999). Review of [La radio en spectacle : *La Femme de sel*]. *Jeu*, (93), 157–160.

Radiofictions

La radio en spectacle

Jadis, à l'époque où Gratien Gélinas jouait ses Fridolinades à CKAC (avant même la naissance de Radio-Canada), les dramatiques radiophoniques étaient naturellement toujours diffusées en direct. Et qu'il y eût ou non des spectateurs devant eux, les comédiens avaient tellement conscience d'être en représentation qu'ils se mettaient sur leur trente et un. Dans les couloirs de Radio-Canada, des photos d'époque nous les montrent en frac ou en robes élégantes, souriant de toutes leurs dents au micro, comme s'ils s'exécutaient sur scène et non dans l'intimité d'un studio, où seuls quelques techniciens pouvaient les applaudir.

Puis, les avancées de la technologie ont fait mettre le direct au rancart. On a pu ainsi raffiner le « produit » en y incorporant des effets techniques plus sophistiqués, en « fabriquant » des dramatiques radiophoniques comme on fait des disques, avec plusieurs enregistrements, des superpositions de bandes et tout un travail de montage. Mais depuis quelques années, dans les dramatiques comme dans plusieurs autres émissions de Radio-Canada, on a repris goût au direct. Dans leur défense et illustration de cette option, les dirigeants de la Société d'État y voient l'occasion d'une tension particulière, d'une mise en situation d'où découle un discours moins relâché, la possibilité d'une parole plus vivante. Bref, en direct, les gens de radio sont davantage sur leurs gardes, et cela s'entend !

Voilà pourquoi les dramatiques radiophoniques, sous leur nouveau vocable de radiofictions, ont commencé à être diffusées en direct d'un grand studio, où l'on a tôt fait de convier un public restreint. Puis, une fois par mois pendant toute une saison, la réalisatrice Line Meloche a diffusé une radiofiction en direct d'une même salle de théâtre montréalaise : le Théâtre d'Aujourd'hui. L'entrée était alors gratuite. En 1998-1999, une nouvelle étape est franchie alors qu'une coproductrice privée, Pascale Graham, organise une tournée qui, de Val-d'Or à New Richmond, en passant par Sherbrooke, Montréal, Saint-Jean, Gatineau et Drummondville¹, devait permettre la diffusion de sept œuvres en direct et devant un public payant.

Ainsi, le lundi 15 février 1999, *la Femme de sel* a été jouée à 19 h 30 devant environ deux cents personnes (dans une salle de huit cents sièges). Les billets se vendaient vingt-cinq dollars, mais plusieurs spectateurs avaient payé moins cher, car la soirée était incluse dans un abonnement qui offrait d'autres spectacles, dont la production du Quat'Sous de *Sexe, drogues, rock & roll*.



Radiofictions
en direct

Pour voir la radio **sur scène**
autrement

Val d'Or 14 sept. - Sherbrooke 19 oct. - Montréal 9 nov.
Saint-Jean 12 déc. - Gatineau 15 janv.
Drummondville 12 avr. - New Richmond 17 mai

1. La pièce prévue à Gatineau a dû être diffusée d'un studio à Montréal à cause d'un conflit syndical.

La Femme de sel

TEXTE DE YOLANDE VILLEMAIRE. RÉALISATION : LINE MELOCHE ;
MUSIQUE : PIERRE-DANIEL RHEULT ET SES MUSICIENS ; BRUITAGE :
RÉJEANNE LEBLANC. AVEC LA CHANTEUSE CHANTAL SCOTT ET LES
COMÉDIENS PIERRE CURZI (THÉO GAUTHIER), ISABELLE CYR (IRIS
KATCHATOURIAN), GABRIEL GASCON (ANTON KATCHATOURIAN),
SYLVAIN MASSÉ (DRAGAN YEDI) ET DENIS RICHARD (JOE SNOW).
COPRODUCTION DE RADIO-CANADA ET DES PRODUCTIONS
PASCALE GRAHAM, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DES DEUX-RIVES DE
SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU ET DIFFUSÉE EN DIRECT À L'ÉMISSION
RADIOFICTIONS EN DIRECT SUR LA CHAÎNE CULTURELLE DE
RADIO-CANADA LE 15 FÉVRIER 1999.

Dans cette pièce qui n'est pas sa première destinée aux ondes, Yolande Villemaire met en scène une jeune mormone nommée Iris Katchatourian, à Salt Lake City, en 1927. Refusant d'abord d'épouser le Français Marcel Duchamp, un cousin qui la courtisait, car elle veut s'unir à un mormon par conviction, elle se révolte ensuite contre sa famille et sa communauté puritaine. Fille de Français née à Paris mais élevée à la campagne, Iris s'exprime en français avec les autres personnages : son père, deux habitants

d'origine acadienne (Théo Gauthier et Joseph Arsenault, alias Joe Snow) et un ange-messager qui lui apparaît en songe. Ce personnage, nommé Dragan Yedi, la charge d'une mission importante. Elle devra réunir quarante-quatre justes pour sauver Salt Lake City, ville pécheresse, sinon la ville sera détruite par le feu.

Finalement, la jeune femme se fait violer par un jeune maquignon, se rend compte de son aveuglement (le messager de Dieu n'était que le fruit de son imagination), renonce à sa mission et quitte sa communauté après avoir libéré les chevaux et mis le feu à l'écurie où elle a subi son agression. La pièce se termine par une apothéose de crépitements d'incendie, de musique et de chant qui accompagnent la marche symbolique d'émancipation de l'héroïne.

Comme le fait Normand Chaurette, Yolande Villemaire nous situe loin dans le temps et l'espace, et met en jeu des personnages plus grands que nature. Même si elle manie la métaphore et le symbole, sa langue n'est cependant pas aussi ciselée que celle de l'auteur de *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues*. Sa finale : « Je suis libre comme un nègre qui vient de briser ses chaînes... » verse dans une grandiloquence que ne soutient pas tout à fait son style.

D'ordinaire, la fiction radiophonique exige de l'auditeur concentration et disponibilité. Ici, elle est devenue un spectacle qui s'apparente tantôt au théâtre, tantôt au cinéma, tantôt même à l'art de la marionnette. Sur la scène du Théâtre des Deux-Rives, on a installé à droite les consoles au milieu desquelles trônait, tel un chef d'orchestre, la réalisatrice. Au centre, les cinq interprètes disposaient de chaises, de lutrins et de micros individuels. Derrière eux, tout le fond du plateau appartenait aux musiciens. Enfin, à gauche, occupant un espace substantiel à l'avant-scène, œuvrait la bruiteuse Réjeanne LeBlanc.

Pour le bénéfice du public, on avait prévu certains effets minimaux : le son qui parvenait dans la salle, grâce à une sonorisation particulière et à des haut-parleurs dirigés pour ne pas nuire à la diffusion, était semblable à celui que les auditeurs pouvaient capter dans leur foyer, avec un bon poste de radio. Quelques variations d'éclairage soutenaient aussi le jeu : un bleu clair de lune pour l'apparition de l'Ange, du rouge pour la scène du viol ou pour l'incendie de la fin.

Les interprètes, parfois accompagnés par la magnifique voix de la chanteuse Chantal Scott, rendaient leurs personnages très crédibles. Isabelle Cyr passait avec aisance de la jeune fille de bonne famille élevée en France à la mormone traditionnelle ; Gabriel Gascon composait un père attachant grâce à sa voix grave et chaude. Le jeune maquignon Denis Richard faisait croire à son accent acadien dont il ne forçait pas la note, et ainsi de suite. Avant de commencer, la réalisatrice s'est adressée au public pour l'inciter à ouvrir les vannes de l'imagination. Par exemple, elle nous a invités à imaginer le personnage de Sylvain Massé blond, alors que l'acteur était brun.

Mais l'aspect le plus réussi et intéressant du spectacle fut la décomposition du langage théâtral auquel donne lieu l'expérience. Comme à une représentation de wayang kulit à Java, où les spectateurs ont toujours le loisir de se lever de leurs sièges pour aller voir derrière le drap blanc du théâtre d'ombres le manipulateur s'époumoner en agitant ses figurines, on avait ici l'impression d'assister au démontage d'un mécanisme fascinant. Et le théâtre étant l'art de la tricherie, du mensonge-auquel-on-croit, l'observation dans la coulisse de cette représentation destinée à la radio contribuait à une certaine magie.

Ainsi, et en cela le rapprochement avec le théâtre de marionnettes est évident, le travail de la bruiteuse consistait en réalité à donner un corps aux cinq interprètes, lesquels étaient principalement réduits à leurs voix, car on ne les distinguait pas très bien derrière leurs lutrins et leurs micros, coiffés qu'ils étaient de casques d'écoute et assez mal éclairés. Lorsqu'un d'entre eux était censé se servir une tasse de thé, c'est la bruiteuse qui versait un liquide dans un bol, puis cognait délicatement des porcelaines entre elles. Iris Katchatourian va

Réjeanne LeBlanc, bruiteuse.



se coucher : voilà la bruiteuse qui produit avec une tige de métal quelconque un léger bruit de sommier, tout en frottant entre eux des bouts de chiffon pour évoquer les draps dans lesquels la jeune fille se glisse. De même, la bruiteuse chausse silencieusement de grosses bottes, puis marche au moment opportun sur un caisson de gravier à la place des deux habitants, à la manière d'un homme corpulent, ou vieux, ou jeune, selon le cas. Ou encore, déplaçant ses micros avec précaution, elle s'assoit sur une chaise berçante qui craque un peu, au moment où le personnage bavarde sur sa galerie. Si certains bruits étaient enregistrés, tels le hennissement et le galop des chevaux, beaucoup prenaient le relais en direct sous nos yeux, comme les flattements des bêtes ou les tapes sur leur croupe au moment de l'incendie de l'écurie.

Chaque fois, tout en suivant l'histoire audible, on voyait ainsi venir les effets sonores, on les attendait même avec curiosité en observant la bruiteuse qui préparait avec soin ses accessoires avant chacune de ses interventions. Si les comédiens – comme la chanteuse – ont donné un spectacle vocal (dont il suffisait de se fermer les yeux pour en percevoir l'ampleur), c'est étrangement le numéro de la bruiteuse qui occupait tout l'espace visuel. Menue, mais aussi décidée que précise dans ses mouvements, Réjeanne LeBlanc habitait le lieu, donnait corps et vie aux voix enveloppantes des personnages, faisait correspondre à chaque action des gestes tangibles qui à la fois les complétaient et les accompagnaient tout en désincarnant leurs auteurs. Plus qu'une lecture, c'était tout un cinéma ! ¶